

et tout le poids de l'expédition reposait désormais uniquement sur la France.

Juarez, grâce aux victoires des États du Nord dans la guerre de Sécession, et grâce à sa manière habile de profiter des rivalités entre les puissances européennes, avait eu son premier grand succès. Au lieu d'avoir pour ennemies trois grandes puissances européennes, il n'avait plus qu'un seul ennemi : Napoléon.

Rechberg, déjà longtemps avant la conférence d'Orizaba, avait eu l'impression très juste que la condition fondamentale, posée jadis par l'archiduc, à savoir la coopération de deux puissances maritimes, n'était accomplie qu'à moitié. Il déclara maintenant (1) que l'affaire mexicaine n'offrait aucune des garanties qu'il croyait absolument nécessaires et qu'il serait obligé de conseiller à l'archiduc la plus grande réserve.

Lorsque la nouvelle des préliminaires de Soledad arriva, le mécontentement de Napoléon fut visible, mais néanmoins il était résolu, malgré l'attitude de l'Espagne et de l'Angleterre, à poursuivre son projet. L'impératrice y veillait d'ailleurs. Mais Metternich croyait, comme Rechberg, le moment venu pour déclarer à Napoléon qu'on renonçait à l'idée d'une candidature (2).

L'archiduc ne se laissa pas décourager aussi vite. Il écrivit en avril (3) à Gutierrez qu'il ne fallait pas perdre l'espoir, que l'affaire s'arrangerait encore. A Paris on était également encore et toujours plein d'espérances. Le général Almonte avait écrit, à la date du 23 mars, que depuis l'arrivée du général Lorencez les choses avaient pris un tout autre aspect. Il assurait qu'il serait dans la capitale au plus tard fin avril et que l'opinion publique regardait la candidature de l'archiduc avec une sympathie toujours croissante. Il y avait même des gens qui pensaient que l'archiduc pourrait déjà se rendre au Mexique fin

(1) Comte Rechberg à l'archiduc Ferdinand-Maximilien, 22 mars, et à Metternich, 23 mars 1862. Original et une copie. Vienne, Archives de l'État.

(2) Voir le rapport et la lettre privée de Metternich à Rechberg du 1^{er} avril 1862, Vienne, Archives de l'État.

(3) Archiduc Ferdinand-Maximilien à Gutierrez, 12 avril 1862, brouillon. Vienne, Archives de l'État.

octobre. On regardait, en général, le régime de Juarez comme étant à sa fin (1).

Ainsi les influences qui s'exerçaient sur l'archiduc étaient les plus disparates et il résolut de se rendre à Bruxelles avec sa femme pour discuter la chose « de vive voix » avec son vieux beau-père, plein d'expérience. Le roi regarda l'affaire du Mexique avec sa réflexion et son calme habituels et conseilla d'agir avec grande prudence. Il fallait avant tout, disait-il, tâcher de savoir la vérité, car on ne pouvait pas toujours se guider d'après les rapports des émigrés et des exilés. Mais il était au fond de son âme épris de l'idée et les doutes que lui suggérait son expérience politique se taisaient devant l'espérance de voir la tête de ses enfants ornée de la couronne impériale. Bruxelles n'était donc pas l'endroit où on aurait pu déconseiller à l'archiduc de poursuivre ses projets aventureux.

De Bruxelles l'archiduc adressa une lettre à Napoléon (2), dans laquelle il s'excuse de ne pas pouvoir, cette fois-ci, lui rendre visite à Paris. La nouvelle de la conférence d'Orizaba venait d'arriver en Europe, l'archiduc se souvenait du conseil de Rechberg de se tenir sur la réserve, et le roi Léopold était aussi d'avis que la situation actuelle exigeait une telle attitude.

Ferdinand-Maximilien disait, dans sa lettre à Napoléon, que c'était pour lui un véritable sacrifice qu'il s'imposait, étant à si peu de distance de Paris, de s'abstenir d'une nouvelle visite à la cour impériale. « Mais une telle visite, continue l'archiduc, serait incompatible avec cette réserve dont je me suis fait une loi. Cette réserve est telle qu'elle m'a fait renoncer d'un côté au plaisir de voir ici Gutierrez et Hidalgo, et de l'autre empêché de faire une petite course à Londres, où Votre Majesté pense bien que j'aurais été charmé de voir l'exposition. »

« Je suis vraiment désolé, Sire, écrit-il à la fin de sa lettre, croyez-le bien, qu'il ne me soit pas possible de satisfaire en cette circonstance au désir de mon cœur, et je fais des vœux

(1) Tiré d'une lettre d'Almonte, datée de Vera-Cruz, 23 mars 1862.

(2) Archiduc Ferdinand-Maximilien à Napoléon III, 18 mai 1862, palais de Bruxelles, brouillon. Vienne, Archives de l'État.

pour que les affaires en prenant une tournure plus claire me permettent de le réaliser bientôt. »

La nouvelle du retrait des troupes espagnoles avait été accueillie à Paris avec une certaine rancune, et surtout le couple impérial était mécontent de l'attitude de Prim. D'un autre côté, la considération d'être indépendant et de pouvoir poursuivre l'action au Mexique sans plus devoir tenir compte des deux autres puissances, éveilla un sentiment de soulagement et de contentement ambitieux qui était encore soutenu par la confiance sans bornes dans les capacités du général Lorencez. On était d'avis que l'Espagne ne pourrait pas nuire beaucoup et que l'Angleterre ne le voudrait pas. Les deux puissances laisseraient donc les événements suivre leur cours.

Rechberg ne partageait pas du tout ces idées. En face de la situation nouvelle dans l'Amérique du Nord et de la déclaration de Lincoln, à savoir qu'il ne souffrirait aucune déviation de la doctrine de Monroë, il était d'avis que l'archiduc fasse entendre à Napoléon qu'il ne devait plus se tenir pour lié par ses promesses. Rechberg croyait que l'archiduc devait rendre d'une manière délicate sa liberté d'action à Napoléon pour que celui-ci puisse régler sa politique sur ce point. En tous les cas, il souhaitait, tout comme Metternich, que la chose gardât son caractère individuel et inofficiel, afin que le cabinet impérial, qui n'avait aucun intérêt dans la question, puisse, lui, y rester complètement étranger (1). Metternich répétait sans cesse que la chose pourrait être belle, mais qu'elle resterait toujours dans le domaine de l'aventure. Aventurer qu'on devait envisager avec courage et énergie et pour laquelle il fallait être dûment préparé (2).

Enfin l'archiduc, qui n'avait pas encore reçu de Napoléon une réponse à sa lettre de Bruxelles, se rendit aux instances de Vienne. Il voulait d'abord écrire encore une fois directement à l'empereur, mais il avait de nouveau renoncé à cette idée, car il connaissait Napoléon et savait combien il était susceptible. L'archiduc aurait, suivant le souhait de Rechberg, dû rap-

(1) Rechberg à Metternich, 30 mai 1862, brouillon. Vienne, Archives de l'État.

(2) Metternich à Rechberg, 22 mai 1862. Vienne, Archives de l'État.

peler à Napoléon ses conditions primitives, mais il craignait qu'une telle lettre, à laquelle Napoléon serait obligé de répondre personnellement, puisse le mettre dans l'embarras et lui causer des ennuis (1). Du moins, il motiva ainsi la forme indécise de la lettre qu'il présenta à Rechberg pour être transmise par Metternich à l'empereur. Mais en réalité, maintenant où l'attitude de l'Angleterre avait fait tomber définitivement une des conditions premières, il craignait que la rappeler et insister là-dessus serait mettre toute la candidature en question. Car, bien que l'archiduc ait toujours parlé de ces conditions, le projet si brillant lui était déjà devenu si cher, il avait déjà tant rêvé de sa réalisation, qu'il était résolu d'accepter, même si ses conditions n'étaient pas remplies.

La lettre qu'il envoya enfin à Paris dut coûter bien des sueurs à l'archiduc, car le brouillon est rempli (2) de passages raturés, effacés, corrigés et recorrectés, et il se gardait bien de rappeler trop énergiquement les conditions posées.

L'archiduc disait avoir toujours vu dans la conclusion de la Convention de Londres un gage de la garantie des puissances maritimes et de leur coopération si nécessaire à son avis. Il espérait que l'attitude actuelle de l'Angleterre ne serait que passagère et que malgré tout elle vouerait à la cause un intérêt moral et matériel. Il assurait s'être quand même inquiété en apprenant ces incidents, car la conduite de l'Angleterre semblait d'autant plus importante, que l'Amérique du Nord s'était déclarée ouvertement contre l'établissement de la monarchie. Après avoir fait suivre une remarque flatteuse sur le génie de l'empereur des Français et la sympathie généreuse avec laquelle le grand prince embrasse toutes les causes civilisatrices et après avoir assuré Napoléon de la confiance absolue qu'il avait dans sa personne, l'archiduc priait l'empereur de lui faire savoir quelles mesures il avait l'intention de prendre pour protéger le berceau de la monarchie future contre les attaques de son voisin puissant et avide. De même il espérait apprendre quelque chose sur les démarches que Napoléon voulait entreprendre pour arriver à persuader l'Angleterre de pro-

(1) Archiduc Ferdinand-Maximilien à Rechberg, 3 juin 1862. Miramar, Vienne, Archives de l'État.

(2) Archiduc Ferdinand-Maximilien à Metternich. Miramar, 3 juin 1862, brouillon. Vienne, Archives de l'État.

téger, de concert avec la France, l'intégrité et l'indépendance de l'empire mexicain (1).

La lettre parlait donc de l'empire mexicain comme d'un fait irrécusable, et au fond elle aurait dû exprimer que la chose ne pouvait se faire que si les conditions primitives étaient remplies ! Mais à Rechberg Ferdinand-Maximilien (2) laissait entendre qu'il avait, par cette lettre, enlevé à la cour française tous les doutes sur le fait, qu'il considérait la coopération de l'Angleterre comme une « condition *sine qua non*. »

Napoléon avait entre temps reçu une nouvelle lettre du comte Lorencez, remplie d'espérances. Il y remerciait l'empereur de lui avoir donné le titre de général de division et parlait en termes très fiers et très satisfaits de son armée (3). Il assurait se sentir déjà tout à fait comme le maître du Mexique dont il espérait prendre la capitale vers le 20 ou le 25 mai (4).

L'empereur des Français ne connaissait pas encore la lettre de l'archiduc à Metternich, que celui-ci ne reçut que le 10 juin, lorsqu'il répondit le 7 juin de sa propre main à la lettre que l'archiduc lui avait adressée de Bruxelles (5). Napoléon exprimait son regret que la visite de l'archiduc ait été alors impossible et continuait : « Les nouvelles du Mexique sont très bonnes depuis qu'on est enfin sorti des tâtonnements et des avances radicales que le général Prim faisait au gouvernement mexicain. Cependant le prochain courrier apportera sans doute des nouvelles décisives, car si la grande ville de Puebla se prononce, il y a tout à parier que le reste suivra. Il n'y a sortes d'intrigues que Prim n'ait faites pour tâcher de faire échouer nos projets, mais heureusement cela tournera à sa honte. J'ai toujours suivi droit mon chemin et j'ai dit à mes représentants qu'il ne s'agissait nullement d'imposer aux Mexicains un gouvernement

(1) Archiduc Ferdinand-Maximilien à Metternich. Miramar, 3 juin 1862, brouillon. Vienne, Archives de l'État.

(2) Archiduc Ferdinand-Maximilien au comte Rechberg. Miramar, 19 juin 1862. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

(3) D'après la manière de voir moderne son « armée » pouvait être de la force d'une faible brigade.

(4) Hidalgo à De Pont, communication d'une lettre du général Lorencez à Napoléon, 3 juin 1862. Ici encore il est possible qu'on ait présenté intentionnellement les choses sous un jour plus favorable.

(5) Napoléon III à l'archiduc Ferdinand-Maximilien, 7 juin 1862, original. Vienne, Archives de l'État.

quelconque, mais d'appuyer la monarchie, si elle avait des partisans dans le pays et des chances de stabilité. Cette conduite était très simple et très loyale, et cependant on a voulu défigurer mes intentions et dénaturer le caractère de l'intervention. Les Anglais seront très satisfaits, je crois, si cela réussit, mais ils ne veulent pas nous aider à tirer les marrons du feu. »

L'empereur terminait sa lettre en disant que le général Lorencez lui avait écrit qu'il espérait être à Mexico le 25 mai et que la fièvre jaune du littoral était le seul obstacle à l'envoi de nouveaux renforts.

En même temps l'impératrice avait adressé une lettre à l'archiduchesse Charlotte en réponse à une lettre de Bruxelles. Cette lettre, écrite tout de suite après l'arrivée des nouvelles pleines de promesses du général Lorencez, démontre combien l'impératrice voyait l'avenir tout en rose. « Le général Lorencez, écrivait-elle, se croit dès à présent maître du pays, ayant dépassé le chiquihuite (1). Les adhésions des généraux et des villes nous parviennent tous les jours, le pays est las des discordes et ne rêve qu'un gouvernement stable qui lui donne la force de se développer, et par conséquent met tout son espoir dans la monarchie. Le pauvre général Almonte a beaucoup souffert dans ces derniers temps de la mauvaise foi du général Prim et de sir Charles Wyke. Le premier voulait travailler pour lui-même et le commissaire l'encourageait, sachant très bien qu'en dernier ressort il serait facile de le jouer. Mais le sort en a décidé autrement et nous voilà, grâce à Dieu, sans alliés. Un fait très significatif c'est que, tant que nous avons agi à trois, pas un seul Mexicain n'a été pour nous, pas même Juarez, pour qui le traité ou pour mieux dire les préliminaires étaient un triomphe ; mais depuis que notre action a été délivrée d'entraves, le pays se sent assez sûr pour exprimer ses vœux et tous les hommes se groupent autour d'Almonte, proscrit hier, et aujourd'hui dictateur des provinces que nous venons de parcourir. Le prochain courrier nous donnera probablement la nouvelle de l'arrivée à Mexico. L'empereur donne sans doute les mêmes détails à l'archiduc. Malheureusement

(1) Impératrice Eugénie à l'archiduchesse Charlotte, Tuileries, 7 juin 1862. Copie, Vienne, Archives de l'État.

bien des fautes ont été commises au commencement, mais je n'ai jamais douté du succès de l'entreprise. »

Le 10 juin Metternich avait envoyé à Napoléon la lettre de l'archiduc et y avait ajouté (1) que l'archiduc Ferdinand-Maximilien était inquiet à cause de la défection des alliés et voulait savoir si Napoléon avait l'intention de prendre des mesures efficaces pour protéger la nouvelle monarchie contre l'ambition ennemie de l'Amérique du Nord.

L'empereur fit attendre sa réponse jusqu'à ce que les bonnes nouvelles, qu'il avait prédites, fussent arrivées du Mexique. Mais l'empereur et l'impératrice devaient, tout d'abord, être profondément déçus dans leurs espérances optimistes.

A peine la conférence d'Orizaba avait-elle échoué à cause du désaccord complet des alliés, que Saligny avait, avec l'amiral Jurien, d'abord rappelé de son poste et de nouveau mis à la tête de la division maritime, publié le 16 juin 1862 une proclamation adressée aux Mexicains et qui était une sorte de déclaration de guerre à Juarez. La ville de Cordova, où la proclamation avait été faite, se déclara après cela, par un pronunciamiento, pour l'intervention et publia une nouvelle proclamation, disant que le général Almonte devait être considéré comme le chef suprême provisoire de la nation mexicaine. Lorencez s'était engagé sur la grande route qui mène d'Orizaba par Puebla à Mexico.

Sept mille Français étaient partis pour le Mexique, mais le général ne pouvait disposer actuellement de plus de 6 000 hommes. En effet, le climat terrible de Vera-Cruz et les longues marches avaient déjà fait subir bien des pertes. Le général fut pressé par Saligny et par Almonte qui lui démontraient que poursuivre sa marche était un jeu, puisque l'armée de l'adversaire était désorganisée. De plus Lorencez savait avec quelle impatience son monarque attendait de bonnes nouvelles. Il se décida donc à avancer et voulut tout d'abord prendre la ville de Puebla. C'était une ville très bien fortifiée, entourée de collines et défendue par 4 000 dissidents. Lorencez, comptant sur la supériorité de ses troupes, voulut prendre le

(1) Metternich à Napoléon III, 10 juin 1862. Tiré du rapport de l'ambassadeur au comte Rechberg du 10 juin 1862, copie. Vienne, Archives de l'État.

taureau par les cornes. Le 5 mai il attaqua le fort Guadeloupe, très bien défendu et situé sur une colline aride. Avec un courage héroïque les braves troupes assaillirent le mont escarpé, mais elles furent obligées de se retirer après de nombreuses pertes.

L'effectif affaibli des troupes ne permettait pas de nouvelles attaques. Le général français dut renoncer à l'idée de prendre la ville et les troupes de Juarez pouvaient se vanter d'un succès indiscutable sur des soldats qui s'étaient couverts de gloire à Sébastopol, Magenta et Solférino. Le général, tombé de la hauteur de ses rêves, voulut, au premier moment, se retirer jusqu'à Vera-Cruz pour y attendre des renforts. Seules les insistances de Saligny, qui invoqua le nom de l'empereur, réussirent à retenir Lorencez à Orizaba. Le général disait que sa défaite était due au manque de renforts que le parti conservateur lui avait promis et au fait, qu'on lui avait toujours répété (ceci visait directement Saligny et Almonte) qu'il ne serait reçu dans les villes qu'avec des fleurs.

Par contre, les généraux conservateurs ne se laissèrent point décourager par cette défaite. Voyant maintenant qu'Almonte était véritablement soutenu par la France, ils se décidèrent à le rejoindre avec leurs troupes et de rester à son côté. La défaite de Puebla fut légèrement rachetée par une victoire sanglante que le génial général Marquez, avec ses adhérents et un bataillon français, infligea le 18 mai aux troupes de Juarez, venues d'Orizaba sous les ordres de Tapias. Une brigade ennemie du général Ortega fut également dispersée par les Français. Mais ceci ne changeait rien au fait que les troupes anarchistes, tellement méprisées, avaient pu infliger une défaite aux plus braves soldats du monde. Juarez sut en tirer parti. Sa devise fut : « Guerre aux intrus ! » Il eut du succès et l'incident de Puebla eut un retentissement dans le monde entier.

L'impression la plus profonde de l'incident fut naturellement ressentie à la cour impériale de France. L'empereur et l'impératrice en furent comme stupéfiés. Le changement entre les espérances les plus belles et l'abaissement actuel avait été trop grand. Napoléon, dans sa première frayeur, avait déjà vu le corps d'expédition décimé et avait perdu tout espoir qu'il

puisse encore être sauvé (1). Lorsqu'il en parla à Metternich il lui fut impossible de cacher ses soucis. L'impératrice, elle aussi, était très troublée. En outre, ceux qui avaient été les auteurs de la défaite tâchaient de s'accuser mutuellement à la cour. Lorencez, qui s'était complètement brouillé avec Saligny et Almonte, les accusait d'avoir causé par leurs fausses nouvelles tout le désastre. Saligny et Almonte prétendaient de leur côté que le général n'avait point suivi leur conseil de tourner les points fortifiés de la ville de Puebla. Les ennemis de Saligny rapportèrent à l'impératrice que celui-ci buvait. Mais l'impératrice, qui tenait encore beaucoup à la personne de son ambassadeur, répondit qu'il fallait avouer que Saligny avait su trouver au fond de la bouteille beaucoup d'esprit et beaucoup d'énergie (2). L'empereur se fit montrer les plans de Puebla, ensuite il suivit l'exemple de sa femme, donna raison à Saligny et à Almonte, et Lorencez fut disgracié. Le général reçut l'ordre de mieux suivre les conseils de Saligny et d'Almonte jusqu'à l'arrivée de nouveaux ordres. C'était un triomphe pour Almonte et pour Saligny qu'un nouveau général, plus ancien par le rang que Lorencez, devait être envoyé au Mexique. Hidalgo y avait contribué pour une bonne part. Il était l'ami de Saligny et avait reçu de lui des rapports très détaillés, dans lesquels Saligny portait un jugement très défavorable sur Lorencez et exprimait l'espoir que le couple impérial et l'archiduc ne se laisseraient quand même pas décourager (3). Hidalgo, qui était juste alors pendant neuf jours l'hôte du couple impérial dans un de leurs châteaux, fut rendu responsable par l'opinion publique de toute l'entreprise mexicaine. Lentement un sentiment d'amertume le saisit et il commença à comprendre l'énorme responsabilité qu'il avait assumée en profitant de son influence sur l'impératrice pour faire de l'agitation. Mais ceci ne dura que quelques instants et bientôt il commença à profiter des incidents heureux, qui suivirent l'affaire de Puebla, pour tranquilliser l'archiduc, avec lequel il était maintenant en relations suivies. Il lui certifiait que Napoléon ne s'arrêterait pas en route, mais

(1) Metternich à Rechberg, 7 juillet 1862, original et copie. Vienne, Archives de l'État.

(2) Hidalgo à De Pont, 8 juillet 1862. Vienne, Archives de l'État.

(3) Saligny à Hidalgo, 27 mai 1862. Extrait, Vienne, Archives de l'État.

qu'il enverrait tous les renforts nécessaires (1). On prépara à Paris l'envoi d'une armée considérable et au mois de novembre le Mexique serait sûrement occupé par 29 000 hommes (2). Hidalgo avait raison. L'honneur des armes françaises était en jeu, le corps d'intervention devait être sauvé, il n'y avait pas à hésiter. Napoléon avait, dans une lettre adressée au ministre de la Guerre Randon, le 14 juin, donné des ordres détaillés pour le départ de renforts (3). L'Assemblée législative vota aussi, à l'unanimité, les crédits demandés en face de la situation critique. Il est vrai que Jules Favre ne laissa pas passer l'occasion sans attaquer vigoureusement le gouvernement sur la politique mexicaine. « Il faut renvoyer Almonte, s'écria-t-il, nous haïssons toutes les tyrannies, même celles qui sont déguisées. »

L'amiral Jurien de la Gravière était entre temps retourné à Paris, car il éprouvait le désir de justifier devant l'empereur son attitude politique au Mexique. Napoléon se trouvait encore sous le coup des mauvaises nouvelles de Puebla, qui devaient être mises au compte du général Lorencez, envoyé au Mexique pour remplacer l'amiral, plus prudent. L'empereur se sentit par conséquent assez gêné vis-à-vis de l'amiral dont le seul crime avait été une prudence et une retenue que la suite des événements avait montré si nécessaires. L'amiral fut reçu très aimablement et l'empereur écouta son récit avec beaucoup d'intérêt. Il accepta même que Jurien critiquât Saligny pour son attitude trop brusque et qu'il lui fit remarquer qu'Almonte mettait trop en relief sa propre personne. L'empereur trouvait en général, aussi, qu'Almonte se vantait trop publiquement que le plan d'établir une monarchie au Mexique provenait de lui et de Napoléon. Et pourtant on voulait arranger la chose de telle façon qu'elle ait l'air d'être sortie de la volonté du peuple. L'amiral approuva et déclara qu'Almonte se vantait beaucoup trop des faveurs de l'empereur. Ceci avait déjà contribué à la brouille avec l'Angleterre et l'Espagne et risquait encore à l'avenir de compromettre fortement l'entreprise. Saligny était encore trop bien soutenu par l'impératrice et son inspirateur

(1) Hidalgo à De Pont, 4 juillet 1862, Vienne, Archives de l'État.

(2) Hidalgo à De Pont, 22 juillet 1862, Vienne, Archives de l'État.

(3) RANDON, *Mémoires*, II, p. 63.

Hidalgo. Mais envers Almonte l'empereur éprouvait une légère méfiance et, quoiqu'il lui fût en général très sympathique, il craignait tout de même qu'il ne nuisît à ses projets par sa vantardise et son étourderie. Napoléon avait en outre appris qu'Almonte s'était donné le titre de chef de la nation mexicaine. Bien que provisoire, ce titre lui parut encore trop souverain. Lorsque, en juillet 1862, le général Forey, un chef de grands mérites militaires, qui s'était déjà couronné de succès à Montebello, en 1859, fut envoyé au Mexique, l'empereur lui donna le conseil de veiller sur Almonte et d'empêcher celui-ci de se mettre trop en relief et de jouer un jeu trop clair, comme le Mexicain semblait le vouloir faire. Mais l'empereur, en donnant ce conseil, était loin de vouloir retirer son appui à Almonte. Dans une instruction officielle, il recommandait même à Forey d'accueillir avec la plus grande bienveillance le général Almonte et tous les Mexicains qui se mettraient à sa disposition.

Forey reçut des renforts considérables, en sorte que le corps expéditionnaire, si faible au commencement, devint une armée de 28 000 hommes. Cette armée était partagée en deux divisions d'infanterie, dont l'une était commandée par le général François Achille Bazaine, fils d'un officier de mérite sous Napoléon I^{er}, et l'autre par le général Charles Abel Douay, honorablement connu par la prise de la tour de Malakoff pendant la guerre de Crimée.

Napoléon avait recommandé à Forey de continuer de s'adresser à Saligny, lequel, entre tous les Français au Mexique, avait le mieux su sauvegarder l'honneur du drapeau. L'empereur ne voulait plus rien entendre des jalousies et querelles ambitieuses qui avaient jusqu'ici tout gâté au Mexique (1). A côté de ces conseils personnels, le général reçut encore de Napoléon une instruction officielle, très détaillée, destinée au public et rédigée en conséquence. Elle était datée du 5 juillet 1862 (2). Cette instruction chargeait Forey de la direction civile et militaire complète de l'expédition, et Saligny même, tout en faisant le plus grand éloge de l'attitude du diplomate, dut se soumettre aux ordres du général. Forey ne devait

(1) Voir Émile OLLIVIER, *l'Empire libéral*, V, p. 410. Paris, 1900.
 (2) G. NROX, *Expédition du Mexique*, 1861-67. Paris, 1874, p. 212.

se laisser entraîner dans aucune querelle de partis, estimer la religion, mais tranquilliser les détenteurs actuels des biens de l'Église en leur disant qu'ils en resteraient les maîtres. L'instruction exprimait en outre le désir qu'Almonte devrait réunir, après l'arrivée du général, une assemblée de notables mexicains de toutes nuances, qui avaient fait de la cause française leur propre cause. Cette dernière phrase enlevait tout son sens à l'expression « de toutes nuances », car ceux qui s'étaient rangés du côté de l'intervention et d'Almonte n'étaient que d'une seule nuance, c'est-à-dire des conservateurs. Napoléon disait encore expressément qu'il serait dans l'intérêt de la France de soutenir les Mexicains s'ils désiraient la monarchie et autorisait le général à citer le nom de l'archiduc Ferdinand-Maximilien comme candidat de la France.

Il ajoutait, pour tranquilliser, qu'un tel prince serait pourtant toujours obligé d'agir dans l'intérêt de la France. Napoléon donna aussi à son général des conseils de nature stratégique et tactique. Étant donné l'échec devant Puebla, le 5 mai, il lui recommandait de n'user de l'offensive qu'en terrain libre et quand l'adversaire ne s'y attendait pas. Il lui conseillait grande prudence et réserve dans le cas où l'ennemi serait averti et en face de places fortifiées. Forey lut ces instructions très attentivement et la suite va montrer qu'il ne s'appliqua que trop à les suivre et, par le fait même, n'eut pas l'approbation de Napoléon. A la fin de l'instruction, Napoléon esquissait à grands traits les buts de l'expédition, qui peuvent se résumer ainsi : le Mexique devrait être organisé de telle manière que ce pays constituât un rempart infranchissable contre les empiétements de l'Union de l'Amérique du Nord. Cette puissance, en effet, ne voulait pas seulement subjuguier les pays situés autour du golfe du Mexique, mais aussi les pays du centre et plus tard ceux de l'Amérique du Sud. Et la réalisation de tels desseins n'allait pas à la France.

Napoléon croyait pouvoir prendre vis-à-vis de l'Union une attitude un peu plus énergique, car les chances de la guerre semblaient tourner. En juin et en juillet 1862 l'armée des États du Sud, sous le commandement de Lee, général de valeur, avait remporté des succès importants sur des points faibles, non loin de Washington, la capitale de l'Union.

Lorsque le représentant des États du Sud se présenta à

Napoléon, il trouva chez l'empereur un état d'esprit si favorable, qu'il écrivit à son ministre des Affaires étrangères, qui se trouvait alors à Londres, de sonder le terrain pour voir si le moment n'était pas venu pour reconnaître l'indépendance des États du Sud. Mais l'Angleterre ne voulait pas aller si loin, bien que lord Palmerston fût un grand ami des États du Sud. Lord Russel surtout était persuadé que la supériorité matérielle des États du Nord finirait par l'emporter sur les États du Sud. Tout de même l'Angleterre se laissa tellement influencer par la situation momentanée de la guerre et par le désir d'éviter tout sujet de discorde avec Napoléon, qu'elle résolut de ne pas ratifier un traité assez avantageux pour l'Angleterre, qui avait été fait entre sir Charles Wyke et Juarez.

Vis-à-vis de l'archiduc Ferdinand-Maximilien, Napoléon se sentait un peu gêné depuis la défaite de Puebla, à cause de la lettre optimiste qu'il lui avait écrite juste avant. C'est pour cette raison qu'il avait tant fait attendre sa réponse à la fameuse lettre adressée à Metternich, mais destinée à l'empereur. En pareille situation, il lui était naturellement difficile de répondre. Ce n'est que le 30 juillet qu'il pria Metternich de l'excuser de n'être pas entré dans les questions politiques de cette lettre, mais que le moment ne lui avait pas semblé propice, puisque des problèmes militaires l'avaient complètement absorbé (1). Il disait très bien comprendre les causes qui avaient amené l'archiduc à répéter les conditions stipulées au commencement et assurait l'ambassadeur que l'archiduc pouvait entièrement se reposer sur lui. Il ne comprenait que trop bien sa situation pour ne pas entourer sa candidature éventuelle de toutes les conditions dues à son rang. L'impératrice aussi parla longuement dans ce sens avec le prince.

Gutierrez de Estrada continuait à submerger l'archiduc d'un flot de lettres, dont les termes flatteurs sentaient le byzantinisme. Il arriva ainsi à gagner de plus en plus la confiance du prince qui, dans ses réponses, le traitait de : « Mon bien cher et respectable Monsieur Gutierrez. »

La question mexicaine ne fut plus à l'ordre du jour pendant quelques mois. Il fallait d'abord attendre l'arrivée de Forey

(1) Metternich à Rechberg, 30 juillet 1862, de Fontainebleau. Copie de cette lettre privée, Vienne, Archives de l'État.

et de son corps expéditionnaire. Lorencez avait reçu l'ordre de ne plus rien entreprendre jusqu'à l'arrivée de Forey.

Le couple impérial français avait un peu perdu de son enthousiasme pour la question mexicaine et ne la traitait plus avec la même passion qu'avant l'incident de Puebla. On avait en outre tout intérêt à ce que l'opinion publique en France ne parlât pas trop de cette question. Il fallait attendre des événements qui contre-balanceraient heureusement la défaite de Puebla.

Ce long silence inquiéta l'archiduc. Hidalgo n'avait plus écrit depuis six à huit semaines. Dans les rapports des divers entretiens que Metternich avait eus entre temps avec l'empereur des Français et son épouse, il n'était pas question du Mexique. En un mot l'archiduc commença à craindre que le tout allait s'endormir et qu'à la fin il n'en serait rien avec sa candidature. Lorsqu'il apprit que Juarez avait fait des propositions à l'empereur Napoléon et que le cabinet français avait l'intention, dès que le Mexique serait occupé, de reconnaître les États du Sud et d'entrer en négociations avec eux au sujet d'une annexion de territoires mexicains par la nouvelle Union du Sud, contre paiement d'une forte rançon à la France, l'archiduc donna ordre au baron De Pont d'aller aux renseignements auprès du ministre Thouvenel à Paris. De Pont déconseilla une telle démarche et déclara vouloir faire plutôt une enquête inofficielle et confidentielle.

On n'avait pas encore parlé officiellement de la chose, mais en réalité ce n'étaient plus Metternich et Rechberg qui servaient d'intermédiaires entre Paris et Miramar. D'un côté, c'était le secrétaire de légation De Pont, et de l'autre, à Paris, Hidalgo et Gutierrez. De Pont était resté auprès de l'archiduc ayant appartenu autrefois au personnel de sa chancellerie. lorsqu'il était gouverneur général de Lombardie et de Vénétie,

L'impératrice avait eu vent par Hidalgo des inquiétudes de Maximilien et fit écrire par Gutierrez à Miramar que, contrairement à tous les racontars, Juarez n'avait jamais écrit à Napoléon.

Le roi Léopold avait été également surpris du long silence sur le Mexique. Il avait été malade pendant assez longtemps. Mais fin septembre 1862 il écrivit à son beau-fils pour lui demander s'il « n'avait rien entrepris de nouveau dans l'affaire »